

COLLECTION QUESTIONS D'ÉPOQUE

Dirigée par Stéphane Goulhot

Petit manuel de créativité politique. Comment libérer l'audace collective, Stephen Boucher, 2017.

Pour obtenir notre catalogue, vous pouvez nous écrire à :
info@editionsdufelin.com
et consulter notre site :
www.editionsdufelin.com

Illustration : *Maharaja sur éléphant*, ancienne fresque murale,
Fort Pokaran, Inde. Aluxum Photographie.

© Éditions du Félin, 2017
7 rue du Faubourg-Poissonnière
75009 Paris
ISBN : 9782866458621



INTRODUCTION

Pourquoi un traité sur la bonne gouvernance datant de vingt-cinq siècles serait-il anachronique quand sa partie sur l'art de la guerre est toujours considérée comme un chef-d'œuvre de la littérature militaire et, à ce titre, enseigné dans les grandes académies militaires ?

Napoléon n'aurait-il pas dit lui-même à ses officiers avant la fameuse bataille d'Égypte : « Soldats, du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent » ?

Aujourd'hui, la bataille de France est contre la malgouvernance qui ronge la cohésion de la société et favorise des extrêmes à l'origine pourtant des pages les plus sombres de notre histoire. Par-delà l'hexagone, le sujet de la bonne gouvernance affecte aussi nos contemporains.

On peut juger de l'intérêt du traité par des aphorismes d'une actualité surprenante :

«Le bonheur du Souverain repose sur le bonheur de son peuple; son bien-être, sur celui de son peuple. Il ne considère pas comme bon simplement ce qui lui plaît, mais considère tout ce qui plaît à ses sujets comme favorable à lui-même.» (1.19.34¹).

Arthashâstra, qui peut-être traduit littéralement comme «traité de la Prospérité», est en réalité une synthèse des débats de sciences politiques dans l'Inde ancienne. Il est souvent attribué à un auteur nommé Kautilya et surnommé Chanakya (le «retors») sans qu'on sache très bien d'ailleurs si c'est vraiment lui qui l'a écrit. Le fait est qu'on le présente dans l'histoire de l'Inde comme le véritable démiurge du roi Chandragupta qui permit sa victoire sur ses rivaux Chandala, et l'établissement du très prospère empire des Maurya. La résilience du modèle de gouvernance de l'Arthashâstra peut être attestée puisque l'empire régnera sur l'Inde de 323 à 185 avant notre ère, dont le célèbre empereur Ashoka (273-232) qui convertit l'Inde au bouddhisme.

Jamais traduit en français, à l'exception des chapitres sur l'art de la guerre et de quelques extraits sur la gouvernance (chez Marcel Rivière, 1971), sa lecture pourra sans doute éclairer le citoyen ordinaire à un moment où de nombreuses démocraties occidentales vont mal et où les défis politiques dans de nombreux pays émergents se multiplient. Tous les symptômes d'une crise de la gouvernance sont là et notam-

1. Ces numéros renvoient au livre, chapitre et paragraphe du traité.

ment la dévaluation des élites politiques, administratives, mais aussi de la justice, du monde des affaires ou des médias.

Or, on trouve dans ce traité tout un ensemble de principes régissant le choix du bon souverain, du bon gouvernement, de la bonne administration, l'art d'exercer et surtout d'appliquer la justice, pour *in fine* atteindre la prospérité pour tous. Car cette prospérité (*artha*) est déjà considérée par Kautilya comme la condition de la stabilité politique du royaume. *A contrario*, la paupérisation des classes populaires et moyennes ou la montée de fortes inégalités semblent précisément être à l'origine de la crise politique française et dans la plupart des démocraties avancées.

On évitera bien sûr tout anachronisme de sorte que le traité n'a pas été traduit dans son intégralité. Seules les parties qui semblent relever d'une science universelle de la bonne gouvernance sont rassemblées ici. Ce sera aux citoyens concernés d'en tirer des leçons sur les mesures à mettre en œuvre pour s'attaquer à la mal-gouvernance de leur pays. On ne s'étonnera pas non plus de son caractère profondément « conservateur » au sens de rattaché à des valeurs et des principes qui ont fait leur preuve au cours du temps.

L'œuvre

Comme toujours dans les grands textes anciens de la civilisation indienne, il n'est pas facile de savoir quand ni

par qui a été écrit l'*Arthashâstra*. La raison en est fort simple. Les brahmanes qui ont très longtemps eu le monopole de la vie intellectuelle – sous peine de mort même – travaillaient collectivement et en secret ainsi que de façon orale pour transmettre de génération en génération les grands textes fondamentaux du savoir. C'est ce qui explique d'ailleurs leur style syntaxique en forme de *sloka* ou maximes en versets comme méthode mnémotechnique. L'*Arthashâstra* en compte 380, le reste étant rédigé en prose, ce qui était inhabituel dans les textes sanskrits anciens à vocation essentiellement religieuse.

Ce faisant, ces textes ont été régulièrement retouchés selon les idées dominantes des différentes époques de la longue histoire de l'Inde, et il est impossible en réalité de les attribuer à un seul auteur. Pour des raisons de convenance sans doute, il était toutefois d'usage de les attribuer à un auteur plus particulier. La plupart du temps cependant, les recherches historiques ont rarement réussi à trouver des preuves tangibles de son existence réelle.

Il en est ainsi des grands textes fondateurs comme ceux du Yoga, des Vedas et *a fortiori* de l'*Arthashâstra*. Au point que tous les spécialistes et traducteurs du traité consacrent toujours des pages entières à discuter de la réalité de ce Kautilya, et s'il serait bien l'auteur majeur de ce traité.

Contentons-nous d'indiquer que ce célèbre traité politique de l'Inde ancienne semble avoir été influent jusqu'au XII^e siècle avant de disparaître complètement. Il n'a été retrouvé qu'au début des années 1900 puis sous plusieurs versions pas toujours cohérentes.

Le plus probable est que ce monument de la science politique constitue une synthèse relativement aboutie de la réflexion de la science politique dans le monde indien ancien, et ce aux alentours de la constitution du premier empire indien par le roi Chandragupta (313-289 avant notre ère).

La légende veut que, de basse extraction, ce fondateur de la dynastie des Maurya enleva le trône à la famille des Nanda, dans le nord de l'Inde, aux alentours de l'actuelle capitale du Bihar, Patna, grâce aux conseils avisés d'un certain Kautilya. On le surnomme ainsi parfois le « Machiavel indien », même s'il est loin, en réalité, de partager le cynisme – ou ce que certains ont appelé « amoralité » – avec son homologue.

Il est toutefois vrai que le traité *Arthashâstra* constitue manifestement un tournant de la pensée politique en isolant pour la première fois le politique du religieux et en en faisant une science comme les autres. En ce sens, l'*Arthashâstra* est probablement le premier traité d'un État moderne au sens politique et administratif du terme puisque

les philosophes grecs comme Aristote, au même moment d'ailleurs, s'intéressaient davantage aux questions de régime politique – et notamment à la démocratie – qu'aux questions de gestion de l'appareil d'État et encore moins à l'économie. Il faut dire que les philosophes grecs traitaient du politique dans de petites cités-États plutôt bien gérées et prospères alors que la tâche des Indiens consistait à trouver les clés de la gestion d'un empire autrement plus vaste et complexe.

Ici la question du régime politique est réglée de façon très pragmatique, comme souvent en Inde, en prenant pour point de départ le système monarchique existant. Il s'intéresse, en effet, davantage au fonctionnement de l'État dont la justification est présentée comme le résultat très simple d'une loi de base des sociétés humaines : éviter l'état de nature ou encore la loi de la jungle, c'est-à-dire celle du plus fort. Toute la question est alors de savoir comment cet État peut apporter puis garantir la prospérité et le bien-être au peuple, dont Kautilya dit que c'est le but ultime du politique.

D'où d'ailleurs le titre du traité qui n'a pas beaucoup varié dans son histoire millénaire : *artha* (richesse), *shâstra* (traité), et donc « traité sur la richesse ». Le sens du mot sanskrit *artha* est du reste assez large de sorte qu'on devrait plutôt le traduire par « traité sur la prospérité ». Le but fixé au souverain pour ses sujets n'est en effet pas l'accumulation monétaire, mais surtout vivre en paix et longtemps, et in fine heureux. Les trois buts de

la vie rappelés dans le traité à plusieurs reprises sont d'ailleurs le *dharma* (devoir moral), l'*artha* (enrichissement matériel), et enfin le *kama* (amour, au sens de plaisir sensuel). Bref, un traité du bonheur avant l'heure où la croissance du revenu national n'est pas considérée comme une fin en soi.

Les huit livres

Le traité est divisé en quinze livres dont les six premiers et le huitième traitent totalement de questions intérieures et représentent les deux tiers du total en volume, c'est dire qu'ils sont au cœur de l'ouvrage.

À l'exception du dernier livre qui est un résumé de l'ouvrage, le reste du texte constitue un véritable traité de diplomatie et d'art militaire. Il est du reste reconnu comme un des grands textes fondamentaux par les spécialistes de stratégie à l'égal de l'*Art de la guerre* du Chinois Sun Tzeu qui vécut d'ailleurs à peu près à la même époque que Kautilya. Cette partie a été publiée en français en 1995 et reprise en collection de poche en 2016. Elle forme un tout et sa traduction aurait alourdi ce qui nous paraît être au cœur du traité : le bon gouvernement d'un pays, voire ce qu'on appelle aujourd'hui « la bonne gouvernance » au sens plus large de l'ensemble des régulations permettant le bon fonctionnement des sociétés et non des seules réglementations légales.

Sur ces aspects de politique intérieure, on a repris l'agencement parfaitement clair du traité. D'abord les qualités du souverain qui en réalité peut être un roi, mais qui pourrait tout aussi bien être un dirigeant élu (Livre I). Puis la question clé de la bonne administration dont on trouve historiquement la première description détaillée de l'ensemble de ses fonctions au point qu'elle représente en volume le quart de l'*Arthashastra* (Livre II). C'est que l'État moderne selon Kautilya est un État tout à la fois libéral, social, entrepreneur et enfin régulateur.

Mais c'est aussi un État de droit assez éloigné du fameux despotisme éclairé ou de la monarchie absolue de droit divin. Au point que l'*Arthashastra* consacre à la justice un livre entier (Livre III). Avec là encore un niveau surprenant de détails (un sixième du traité en volume), même s'ils comportent un très grand nombre de références aux traditions anciennes du monde indien, dont les fameuses castes et religions diverses, mais aussi la prééminence de la famille comme institution centrale de la société. Toutes sont à la fois respectées dans leur diversité, mais encadrées aussi par des droits fondamentaux que l'État doit garantir pour permettre la cohabitation de tous. On retrouve ici une des sources de la laïcité à l'indienne, c'est-à-dire une neutralité positive et non négative, vis-à-vis de toutes les traditions et religions.

Le quatrième livre est, lui, consacré à la « suppression des épines », c'est-à-dire comment assurer la sécurité des biens

et des personnes puisque le rôle de l'État est précisément de sortir l'humanité de la loi de la jungle, c'est-à-dire de protéger le faible contre le fort et garantir le règne de la vertu comme condition de la vie en société.

Le cinquième livre est ensuite consacré au bon fonctionnement de l'État qui doit se protéger lui-même de la sédition interne, des coups d'État, mais aussi savoir faire face aux crises imprévues ou encore s'imposer la plus grande discipline, et notamment vis-à-vis de ses ministres et de ses fonctionnaires. Leur probité – qui revient comme un leitmotiv – est jugée essentielle, car c'est à l'État en premier lieu de montrer l'exemple de la vertu comme de l'efficacité.

Les deux derniers livres portent enfin sur les moyens d'assurer la stabilité du pouvoir en place et de régler les troubles dans le royaume – on dirait aujourd'hui les crises – qu'ils soient liés aux caprices de la nature, mais surtout aux « vices » naturels des hommes. On reconnaît ici le grand pragmatisme du monde indien : prendre les humains tels qu'ils sont et non tels qu'on voudrait qu'ils soient, et composer avec. C'est d'ailleurs ce qui sera au cœur de la tradition moderne des sciences politiques en occident à partir du xvii^e siècle comme avec le philosophe anglais Thomas Hobbes et son fameux *Léviathan*, et qui peut expliquer la grande différence entre la Chine et l'Inde aujourd'hui : une démocratie bien imparfaite, mais la plus grande démocratie du monde.

La présente version de l'*Arthashastra* s'appuie sur plusieurs traductions anglaises faisant référence dont celle de R. Shamasastri qui a redécouvert le traité en 1904 et publié une version anglaise en 1915, et celle de R. P. Kangle considérée comme la plus érudite et basée d'ailleurs sur la comparaison de plusieurs manuscrits. On a également consulté les quelques traductions françaises partielles disponibles, dont celle de Martinette Dambuyant datant de 1971, et qui reprend elle-même certains extraits traduits par le grand indianiste Louis Renou.

Il ne s'agit en aucune manière toutefois d'une reconstitution fidèle d'un texte historique. L'objectif a été de dégager ce qu'on peut considérer comme étant des règles universelles du bon gouvernement. Ce que le grand romancier et philosophe George Orwell¹ a appelé la « décence commune » au sens de vertus élémentaires que l'humanité a toujours reconnues et valorisées, et qui ont acquis à ce titre un statut transversal, une sorte de morale éternelle.

On ne s'étonnera pas dès lors du caractère « conservateur » des idées du traité, qu'il ne faudrait surtout pas chercher à placer sur un axe politique droite-gauche très français. Il s'agit plutôt de ce que le philosophe Jean-Claude Michéa²

1. George Orwell, *Le Quai de Wigan*, œuvre de 1937, éditée en français au Champs libre 10/18 en 1982.

2. Jean-Claude Michéa, *Le complexe d'Orphée, la gauche, les gens ordinaires et la religion du progrès*, Climats, Paris 2011.

appelle le « conservatisme tempéramental de la plupart des gens ordinaires » à la suite là encore de George Orwell qu'on a souvent traité de « conservateur anarchiste » à ce propos. Tout simplement parce qu'il refusait de croire à un sens de l'histoire allant vers de plus en plus de progrès au fur et à mesure qu'il détruisait son passé!